

Samuel Fuller, toute une vie

La Croix / Céline Rouden / Le 02.01.2018

À l'occasion des vingt ans de la disparition du cinéaste, une rétrospective organisée à la Cinémathèque et un documentaire réalisé par sa fille reviennent sur le parcours hors-norme d'un homme dont la filmographie est fortement inspirée de son expérience personnelle et de ses engagements.

Il y a des cinéastes dont le visage et le destin sont parfois plus connus que leurs films. C'est indéniablement le cas de Samuel Fuller dont la silhouette aperçue dans de nombreux films d'auteur européens, de Jean-Luc Godard à Amos Gitai en passant par Wim Wenders ou Aki Kaurismaki, nous est familière.

Avec son casque de cheveux blancs et ses gros cigares, le cinéaste qui s'était installé à Paris dans les années 1980, a été l'objet « *d'un engouement cinéphile particulier en France* », comme le note le critique Jean-François Rauger dans le programme de la rétrospective qui lui est consacrée [à la Cinémathèque du 3 janvier au 15 février](#). Autant d'ailleurs pour son incroyable parcours que pour ses films nourris de son expérience de la guerre et du mal.

Il a participé au débarquement en Normandie

Vendeur de journaux à 13 ans, reporter de fait divers à 16, romancier à 22 puis scénariste à Hollywood, il abandonnera le confort auquel il était parvenu pour s'engager dans l'armée en 1941 après Pearl Harbor. Au sein de la fameuse Big Red One, la première division d'infanterie de l'armée américaine, il participera au débarquement en Afrique du Nord, combattra en Sicile avant de débarquer à Omaha Beach et d'avancer vers l'est où la découverte des camps de la mort le marquera durablement.

« *Mon père est le seul réalisateur à avoir débarqué en Normandie et à en avoir fait ensuite un film* », relate en préambule du documentaire que lui a consacré sa fille Samantha, faisant allusion à son film le plus autobiographique mais aussi le plus connu *The Big red one (Au-delà de la gloire)*.

Un documentaire hommage

À *Fuller Life*, réalisé en 2013, ressort en même temps dans quelques salles et pour la première fois en DVD. Ce film est plus un hommage à l'homme qu'une analyse de son œuvre. Une quinzaine d'artistes ayant connu de près ou de loin Samuel Fuller (James Franco, Tim Roth, Joe Dante, William Friedkin ou encore Wim Wenders) lisent des passages de l'autobiographie que le cinéaste avait publié avant sa mort

Un troisième visage : le récit de ma vie d'écrivain, de combattant et de réalisateur, paru en France en 2011 aux éditions Allia.

Ce récit à la première personne est entrecoupé de certaines scènes de ses films qui entrent en résonance avec ses expériences personnelles et surtout d'images en 16 mm inédites tournées par Samuel Fuller pendant la Seconde guerre mondiale. Car le cinéaste pour qui « *la guerre est une folie organisée* », voyait aussi dans son engagement « *l'opportunité de couvrir le plus grand crime de l'histoire* ».

Un « outsider » à Hollywood

Son passé de journaliste criminel, son exploration de l'Amérique pendant la grande dépression, ses reportages sur le Ku Klux Klan et sa « *névrose de la guerre* » qui le hantera longtemps sous forme de cauchemars, irriguent une œuvre cinématographique originale et encore trop méconnue que la Cinémathèque propose de redécouvrir.

De *J'ai tué Jesse James* (1948), son premier film à *Sans espoir de retour* (1988), le dernier tourné en Europe, en passant par *Shock Corridor* (1963), *Le Port de la drogue* (1953), *Violence à Park Row* (1952) ou encore l'incompris *Dressé Pour tuer* (1981), accusé aux États-Unis d'intentions racistes, toute la filmographie de cet « outsider » comme il se définit lui-même est empreinte d'un désir de vérité et d'exploration des sentiments et de la violence. Ses films, dérangeants, le conduiront à quitter définitivement Hollywood où il s'est toujours considéré comme un « franc-tireur ».